

Peurs

Voici une anecdote qui m'est arrivée tout récemment. Je me suis rendu sur l'invitation d'un voisin de quartier, catholique avec lequel j'ai de fréquentes discussions, à une conférence-débat sur la laïcité proposée près de chez moi, à la salle municipale de *, notre petite ville languedocienne, par un jeune prêtre nouvellement nommé ici, d'après ce que j'ai entendu dire. J'y ai vu pérorer depuis l'estrade un homme fort de ses certitudes et de son col romain, et j'ai entendu un tissu de contrevérités et d'inepties, du genre : la laïcité actuelle implique l'athéisme, et empêche les croyants de manifester publiquement leur foi, de peur de passer aux yeux des laïcs pour des « crétins superstitieux ». Il y aurait quatre vingts pour cent de croyants en France, et ils seraient obligés de raser les murs, opprimés par une laïcité agressive, visage caché de la mécréance, etc. La déchristianisation générale elle-même, que je pense comme bien d'autres être une évidente caractéristique de nos sociétés, a été allègrement passée sous silence. Bref, un tas de sottises, à mon avis très dangereuses, puisque marquant un propos délibéré de récupérer, sur les âmes et les esprits (et pourquoi pas sur les personnes mêmes) un pouvoir dont la nostalgie était évidente. Mais le comble a été l'intervention d'un assistant, qui s'adressant à l'orateur avec beaucoup de révérence a dit qu'il fallait bien contester la laïcité parce que les protestants, minoritaires en France, s'en servaient pour s'en protéger, comme d'un bouclier. Visiblement il était nostalgique d'une nouvelle Saint Barthélemy ! Alors je suis intervenu, ai dit que ce propos était ignoble, que tout en étant moi-même de formation catholique je me devais de défendre mes amis protestants, et que je n'avais plus rien à faire dans l'assemblée où je me trouvais. Je me suis levé pour partir, et j'allais effectivement le faire quand une rumeur autour de moi, non pas de désapprobation, mais de curiosité bienveillante, m'en a empêché. Je me suis alors rassis, en disant que je restais uniquement par amitié pour le Père *, curé plus ancien en ce lieu, qui se trouvait près de moi. Il me semble que cette réaction lui a fait plaisir.

Dix minutes plus tard, la séance était levée. J'ai fendu les rangs, et ai senti autour de moi non pas de l'hostilité, mais cette même curiosité avenante dont je vous ai parlé. J'ai regagné ma maison en compagnie d'une dame ayant assisté à la conférence, qui m'a félicité d'être intervenu, et qui a paru soulagée que je l'aie fait. Elle m'a dit que les prêches de ce jeune curé lui laissaient une fâcheuse impression de manipulation, et même, selon ses propres termes, de manipulation politique.

C'est une dame d'un certain âge. Mais quid des jeunes ? J'ai eu l'impression d'une assemblée corsetée par les peurs, et qui n'osait rien dire. Mon voisin lui-même, qui m'a téléphoné le lendemain, m'a dit avoir été « sonné ». Mais personne n'a élevé la voix, sinon moi qui ai explosé. C'est une expérience assez terrifiante. Bien évidemment l'œcuménisme en a pris un coup. Mais surtout pourquoi personne n'est-il intervenu ? Question bien préoccupante...

Y repensant maintenant, je me félicite d'être intervenu moi-même. Il ne faut pas sans doute trop jeter la pierre aux gens silencieux, qu'une réunion publique peut effrayer, et qui n'ont peut-être pas la facilité de prendre la parole comme j'ai l'habitude de le faire, ne serait-ce que professionnellement.

Cependant je pense ici à *Knock*, de Jules Romains, où un médecin assoit tout son pouvoir sur une communauté entière à partir des peurs qu'il parvient à lui inspirer. C'est une allégorie exemplaire d'un pouvoir totalitaire assis sur des peurs. Tous les habitants du canton sur lequel ce calculateur et machiavélique Knock a décidé de régner se mettent au lit, une fois qu'il les a persuadés que tout bien portant est un malade qui s'ignore, et que la santé est un état précaire qui ne présage rien de bon. Tant on peut avoir de l'ascendant sur les esprits et les âmes, en cultivant leurs peurs ! Que d'institutions, de dirigeants, surfent ainsi sur les angoisses des hommes, et les détournent à leur profit, pour conforter leur domination ! Les Anciens disaient bien que c'est la crainte qui au début a fait les dieux dans le monde : *Primus in orbe timor fecit deos*. On pourrait dire de ce point de vue que la divinité mandante a passé ensuite le relais à ses mandataires, et que la peur s'est transférée des premiers aux seconds. Dès lors c'est la peur qui a fait les prêtres : *Secundus in orbe timor fecit sacerdotes*. Mais c'est bien de nous-mêmes, de nos appréhensions et de nos alarmes, qu'ils tirent leur pouvoir : Nos prêtres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense / Notre crédulité fait toute leur science...

Ne m'accusez pas ici de superficialité, de voltairianisme. Ce phénomène est universel. L'autorité en général est essentiellement affaire de projection mentale. Voyez par exemple les expériences de Stanley Milgram consignées dans son livre *Soumission à l'autorité*, et l'utilisation que Verneuil en a faite dans son film *I comme Icare* (1979). Tous les psychologues vous le diront : la projection que nous faisons d'abord et spontanément (du moins le pensons-nous) sur les êtres et les choses n'a rien à voir avec la perception lucide et mûrie que nous pouvons ensuite en avoir. Elle est induite en nous par l'éducation, le dressage que nous avons subi étant enfants, la force de l'habitude ensuite. Très vite, dans le cas où la projection se nourrit de peurs, une fois le conditionnement initial intériorisé, la menace n'a plus du tout besoin d'être explicite. – Le danger en fait n'est pas dans ce phénomène lui-même, qui est inévitable au moins au début de toute vie, mais dans son utilisation ou sa manipulation par ceux qui s'en emparent et s'en parent, pour maintenir toute leur vie durant leurs assujettis dans l'infantilisation. Pour pasticher Racine : Dans une longue enfance ils les feront vieillir...

Pensez par exemple au chantage aux sacrements que font certains prêtres. Tel divorcé remarié, que ne ferait-il pas pour ne pas être exclu de sa communauté, à quel reniement n'est-il pas prêt ! Vous en connaissez vous-même peut-être des exemples. Quel dommage alors de voir un homme d'âge mûr se comporter encore comme un petit enfant ! Tant que les peurs primitives subsisteront dans l'adulte, il restera tout petit, mais évidemment et par voie de conséquence le pouvoir qui l'aliène en sortira grandi : la victoire du second vient de la défaite du premier.

Vous savez que l'on peut chérir son esclavage : La Boétie l'a bien montré dans son *Discours de la servitude volontaire*. Il dit bien des grands : « Ils ne sont

grands que parce que nous sommes à genoux. » Voyez aussi *Le paysan du Danube*, de La Fontaine : « Rome est par nos forfaits, plus que par ses exploits / L'instrument de notre supplice... » L'esclave, hélas ! peut aimer la main qui le frappe. C'est immémorial, toute l'histoire des hommes l'atteste : « Et le peuple amoureux du fouet abrutissant », dit Baudelaire dans *Le Voyage*. Pourquoi cela ? Soit parce que de cette main on attend gratification, car nous supposons qu'elle peut nous nourrir, comme dans *Le loup et le chien* de La Fontaine, soit tout simplement parce qu'on la craint : mais en fait on craint moins ce qu'elle peut réellement nous faire que ce que nous *imaginons* qu'elle peut nous faire. Il suffit de lire *Le Château* de Kafka : le Château n'est arrogant et menaçant que lorsque K. en a peur. Si au contraire ce dernier se rebiffe, relève la tête, alors le Château, le pouvoir ou l'emprise de ses fonctionnaires sur K., tout cela recule. Par nos peurs, nos projections accumulées, nous construisons notre propre cage, nous contribuons à notre aliénation. Notre prison a notre angoisse comme fondement. Épictète le disait bien : « Ce ne sont pas les choses qui tourmentent les hommes, mais l'idée qu'ils s'en font. » Et aussi Sénèque : « Ce n'est pas parce que les choses sont difficiles que nous n'osons pas, c'est parce que nous n'osons pas que les choses sont difficiles. » Je pense enfin à ce que dit Scapin chez Molière, dans *Les fourberies de Scapin* : « Je hais ces âmes pusillanimes qui pour trop prévoir les suites des choses n'osent rien entreprendre. » [Voyez ici mon article : [Obéissance](#)]

Pour éclaircir l'anecdote que j'ai racontée, souvenez-vous du petit poème de Prévert sur les sardines : « Sardines protégées par une boîte. / Boîte protégée par une vitre. / Vitre protégée par la police. / Police protégée par la peur. / Que de protections pour de simples sardines ! » – Le prêtre n'a pu tenir son discours si présomptueux que parce qu'il s'est appuyé précisément sur une *présomption* de supériorité liée à sa fonction, et à la transcendance de l'Institution qu'il incarnait. Aussi peut-être à sa présentation et à sa position purement physiques, reflets symboliques de la position institutionnelle. J'ai parlé d'une estrade où il pérorait : effectivement c'était une mise en scène, un théâtre propre à en imposer. Le col romain déjà impressionnait peut-être. Qu'aurait-il été sans lui ? Un président de la République a bien perdu toute son aura quand on l'a découvert en pyjama sur une voie ferrée, étant inopinément tombé du train officiel : Paul Deschanel, en 1920. Aussi ce prêtre, je l'ai vu en contre-plongée, de façon flatteuse, embellissante ou hyperbolique. Tel toujours le prédicateur du haut de la chaire : *ex cathedra*. Mais si je l'avais vu « normalement », ou alors en plongée, dans une vision rapetissante ou dépréciative, tout son discours en eût été déprécié. Dans le film *Le cercle des poètes disparus* (Peter Weir, 1989), le professeur Kitting invite ses élèves à monter sur les tables, pour les accoutumer au relativisme, au perspectivisme des visions. Salutaire conseil...

Je préviens ici votre objection : c'est là assurément un conseil qu'on n'a plus besoin de donner aujourd'hui aux élèves de maints de nos collèges, qui montent tout seuls sur les tables ! Cela montre tout simplement que la désacralisation peut avoir aussi ses dangers, qu'il ne faut peut-être pas la pratiquer trop tôt dans la vie. Mais arrivés à un certain âge, il est temps de déconstruire pareil phénomène et pa-

reil processus, et si on veut continuer à projeter, ce qui est peut-être dans certains cas inévitable, qu'au moins on le fasse lucidement et volontairement, avec la conscience qu'on le fait.



Vous pouvez voir une incarnation du processus et de la situation que je viens de décrire dans l'illustration qui accompagne cet article. C'est une photographie que j'ai faite d'un fragment du portail de l'église Saint-Trophime, à Arles. On peut y voir un homme étendu, griffé, mordu et en passe d'être englouti par un animal monstrueux, qui pourrait n'être que sa propre peur. Mais cette bête pourrait être mise en rapport avec le personnage debout, rigide, qui la surplombe, vu ici en contre-plongée, de façon hyperbolique, lequel pourrait figurer toutes les Institutions qui nous dominent et nous aliènent par l'influence et le prestige dont nous les parons. Un psychanalyste parlerait du *moi* dévoré par le *ça*, toute la scène étant dominée par le *surmoi*. Mais n'oubliez pas que cette dévoration du moi peut se produire aussi quand le surmoi ou idéal du moi que l'on a intériorisé (le personnage debout) est trop fort en nous, en importance et en présence. Il arrive que ce qui s'oppose en apparence coopère en fait, et qui veut faire l'ange fait la bête...

Je viens de rêver sans doute sur ce portail, comme je l'ai fait ailleurs [Voyez ici mon article : [La Bête et le Livre, ou : Rêverie sur un portail](#)]. Aussi il est l'image d'une certaine époque : le Moyen Âge où les peurs étaient grandes. Mais enfin, puisque j'ai parlé en commençant d'un « corset de peurs », songez que tout l'évangile à l'origine récuse la peur : « N'ayez pas peur », dit Jésus (Matthieu 14/27 et 17/7 ; Marc 6/50 ; Jean 6/20). De ce point de vue ce Jésus-là récuse une Église qui assoit son pouvoir sur la peur, et qui donc manifestement lui tourne le dos.

© Michel Théron – 2011

[Article paru dans *Golias Magazine*, n°114, mai / juin 2007]

.../...

Ajouts :

- Les expériences de Milgram, chercheur en psychologie sociale, mènent à examiner la *banalité du mal* (H. Arendt, à propos d’Eichmann), piste explicitement évoquée à la fin de la séquence dans *I comme Icare*.
- Voir aussi Noam Chomsky, *La fabrique du consentement*. La propagande peut être tout à fait intériorisée. Exemple aujourd’hui, après les propagandes brutales du nazisme et du stalinisme, la propagande douce dans les milieux du capitalisme libéral, type *TINA* (*There is no alternative*).
- Comparer ce que dit Baudrillard de la consommation, « pratique idéaliste totale » : « Consommation de la consommation » (*La société de consommation*). On consomme des idées (de l’idéologie parfaitement intégrée), non du réel. Manipulation totale. « Fixité obscène » (J.B.) Des barreaux de prison au code barres. La tâche aujourd’hui n’est que de contrôler la longueur de la corde.
- Projections et organisation perceptive : Watzlawick, *La réalité de la réalité*, chap. : « Ponctuation ». Modelages culturels hérités.
- Le conformisme naturel. Expérience de H (quelle longueur pour un segment ?). Cf. dans *Le Cercle des poètes disparus* l’expérience de la course en groupe. S’ajoute à l’effet d’autorité (blouse blanche, col romain, etc.)
- Les techniques de résistance. Norman Baillargeon, *Petit cours d’autodéfense intellectuelle*, éd. Lux (Canada). Déconstruire la rhétorique qui manipule, les projections qui faussent notre jugement, les modelages subis.

[11 mars 2011]